avril_2010.qxd 31.5.2010 8:26 Page 9

Matteo Ricci et le fauteuil vide

Benoît Vermander s.j., *Taipei (Taïwan)*
Directeur de l'Institut Ricci de Taipei[1]

A l'occasion des célébrations en l'honneur de Matteo Ricci s.j., grand évangélisateur de la Chine, mort il y a 400 ans, Benoît XVI a qualifié le jésuite de « modèle encore valide aujourd'hui » dans les rapports entre l'Europe et la Chine. Appelé Li Madou dans le pays (le sage de l'Occident), Ricci fut l'un des premiers missionnaires italiens à pénétrer dans l'Empire du Milieu et le premier sinologue occidental. Il pratiqua une évangélisation progressive par l'étude de la culture traditionnelle, l'assimilation des coutumes locales et la pratique de l'amitié.

Le 28 mai 1601, un jésuite italien barbu, habillé de l'ample robe et du bonnet des lettrés confucéens, s'inclinait devant le fauteuil vide de l'Empereur de Chine, Wanli, dans le Palais impérial de Pékin. Si le fauteuil restait vide, c'est que Matteo Ricci, qui n'était pas un ambassadeur officiel, ne pouvait rencontrer l'Empereur en personne. Mais ce dernier n'en acceptait pas moins avec satisfaction les cadeaux apportés par le missionnaire et ses compagnons : une petite épinette, des horloges, deux prismes lumineux, des tableaux religieux, des livres occidentaux… Il lui accordait, à lui et à ses compagnons, un terrain dans le sud de la capitale où les jésuites allaient pouvoir construire la première église catholique de la capitale. Quatre cents ans plus tard, une église se dresse toujours sur ce terrain, même si le bâtiment originel a disparu.

Qu'est-ce qui amena ce natif de Macerata (une petite ville à 200 km environ de Rome) à renouer ainsi le fil entre la Chine et l'Occident, un fil rompu depuis le temps de son illustre compatriote Marco Polo ? L'aventure de Matteo Ricci illustre l'énergie missionnaire de la jeune Compagnie de Jésus, qui, de l'Europe, envoyait alors nombre de ses fils tant vers l'Ouest (les Amériques) que vers l'Orient (les Indes, la Chine, le Japon). Matteo Ricci avait d'ailleurs été précédé par le plus fidèle ami d'Ignace de Loyola, François Xavier, mort en 1552 sur un îlot au large de la ville de Canton, après être passé par les Indes, l'archipel des Moluques, le Japon…

Ricci ne sera pas seul dans cette entreprise : Michele Ruggieri, son compatriote et ami, mort trop tôt, entrera avec lui en 1583 dans la Chine encore interdite. Leur supérieur Alessandro Valignano avait dressé les lignes de conduite qui deviendront celles des jésuites dans leur rencontre avec la Chine et le Japon : respect des coutumes et cultures locales, évangélisation indirecte par le biais des sciences, techniques et arts de l'Occident, efforts déployés pour convertir les Grands dans l'espoir que la population soit entraînée à leur suite… Tel fut le programme que Matteo Ricci appliqua, après l'apprentissage de la langue dans l'enclave commerçante de Macao, alors sous tutelle portugaise.

Sous le signe de l'amitié

Ce qui explique la réussite de Matteo Ricci, c'est d'abord sa détermination à mettre en œuvre ce programme, mais

1 • Benoît Vermander est aussi l'auteur de divers ouvrages sur la Chine, dont *La Chine ou le temps retrouvé. Les figures de la mondialisation et l'émergence chinoise*, Academia-Bruylant, Louvain 2008, 158 p. (n.d.l.r.)

avril_2010.qxd 31.5.2010 8:26 Page 10

c'est aussi le sens des relations humaines qu'il manifeste. Matteo Ricci sait se faire des amis, il sait convaincre un gouverneur soupçonneux ou un lettré influent. Expulsé d'une ville, il se rend dans une autre et, en 17-18 ans, couvrira ainsi le chemin qui s'étend de Macao jusqu'à Pékin.

En route, il déploie ses extraordinaires talents linguistiques - on le dit capable d'écouter une seule fois une liste de cent caractères chinois et de les réciter de suite en ordre inverse… Il met à profit ses compétences cartographiques pour éditer une carte du monde habité, la première de ce type publiée en Chine. Elle connaîtra un énorme succès, de multiples éditions officielles mais aussi piratées (déjà…).

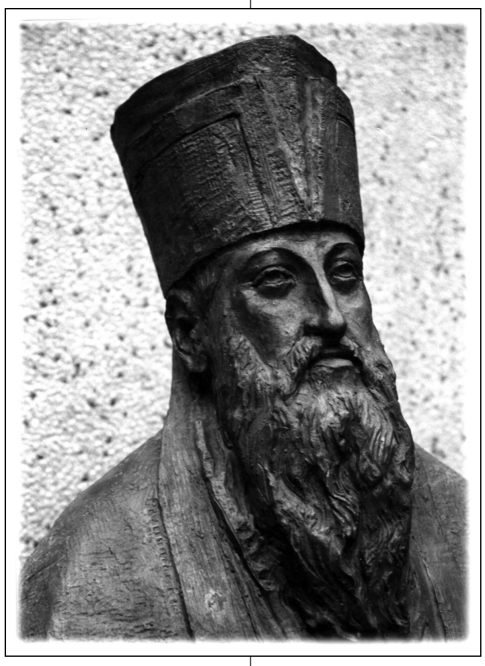
Sa mémoire, il l'utilise encore pour rédiger un petit opuscule, *De l'Amitié*,[2] le premier écrit qu'il publie en chinois, entièrement composé de citations tirées d'auteurs latins et grecs. Beau commencement pour une entreprise missionnaire que d'être placée sous le signe de l'amitié ! Enfin, avec son ami Xu Guangxi, un lettré confucéen converti qui, après sa mort, deviendra Premier ministre de l'Empire, il passe un temps considérable à traduire en chinois les *Eléments de Géométrie* d'Euclide, certain que la connaissance des sciences est la meilleure ouverture qui soit pour convaincre de la vérité de la religion chrétienne. On retrouve là le robuste optimisme de la Renaissance, que Matteo Ricci s'en vient répandre en terre chinoise et qui influencera profondément une nouvelle génération de penseurs chinois.

L'aventure n'est pas de tout repos : lors de son premier séjour à Nankin, faute de trouver une maison, Ricci doit louer une barque sur le fleuve ; une autre fois, un de ses compagnons se noie dans les rapides d'un fleuve et lui-même échappe de peu à la mort.

Une fois installé à Pékin, en 1601, Ricci se consacre aussi à la naissante communauté chrétienne.[3] Il se dépense tant en visites et conversations qu'il meurt prématurément, en 1610, à l'âge de 58 ans. Nicolas Trigault, un jésuite français qui se trouve alors auprès de lui, écrit le 11 mai : « Il s'endormit très doucement au Seigneur. »

L'Empereur offrit le terrain pour sa sépulture. Sa pierre tombale et celle de 63 de ses compagnons jésuites sont toujours visibles sur le même terrain à Pékin. Cette enclave se trouve sur un campus de l'Ecole du Parti communiste chinois. Quatre cents ans après son

Matteo Ricci



2 • Des extraits de ce livre peuvent être lus aux pp. 13-14 de ce numéro. (n.d.l.r.)

3 • La Chine compte aujourd'hui 5,71 millions de catholiques, dont 3397 évêques, prêtres et diacres, selon les données publiées en décembre par l'Institut pour les études culturelles, instance rattachée au Centre catholique Shinde de Shijiazhuang, dans le Hebei. La part relative des catholiques en Chine diminuerait. (n.d.l.r.)

avril_2010.qxd 31.5.2010 8:26 Page 11

décès, Ricci est donc toujours cet ambassadeur démuni, envoyé auprès des puissants de ce monde…

Sens contemporain de la mission

La vie de Ricci est une belle occasion de méditer sur le sens contemporain de la mission. Un missionnaire aujourd'hui est un homme ou une femme situé au lieu même où Ricci se tenait : à la jonction entre la passion pour l'unité et l'écoute de la différence. Cependant il vit cette situation avec d'autres moyens et dans un tout autre contexte, car il se situe dans un monde « globalisé » et il lui faut penser ce que cela signifie pour l'aujourd'hui de la mission.

Là où, à d'autres époques, près de la moitié des missionnaires mouraient en mer, leurs successeurs se déplacent d'un point du globe à l'autre avec des touristes et hommes d'affaire. Là où les premiers missionnaires essayaient de cartographier et de comprendre l'univers matériel et religieux où ils pénétraient à neuf, leurs successeurs disposent de bibliothèques, de sessions, de rencontres interreligieuses dans des salles climatisées. Même chose pour la connaissance des langues, encore qu'aujourd'hui comme hier nul ne peut faire l'économie d'un long et patient apprentissage.

Or ce « trop plein » peut finalement se révéler aussi dangereux que le « trop peu » des âges précédents. Il risque de rendre la rencontre superficielle, d'atténuer les chocs et les défis, de rendre inattentif aux mutations qui continuent de se produire. Au fond, ce dont le missionnaire d'aujourd'hui a le plus besoin, c'est d'attention, de sens critique, de faculté de discernement aux signes des temps. Et c'est le fruit de ce discernement qu'il est appelé à partager, tant là où il est que là d'où il vient. Car si dans le monde contemporain, il importe que le missionnaire apprenne à habiter « quelque part », à habiter en terre étrangère et à savoir y rester, il est aussi dressé comme un pont, un communicateur, un traducteur, qui, reliant une Eglise à une autre, se situe aux jointures du Corps qui grandit et prend forme dans l'histoire.

La présence missionnaire se fait sentir là où la différence se fait entendre, et elle est là pour en rendre compte. Dissonance qui résonne sur trois niveaux au moins. Nombre de missionnaires continuent à être présents parmi les pauvres, les marginaux du monde globalisé, parmi, par exemple, les populations aborigènes du continent asiatique ou latino-américain. Sur ces franges, ils donnent voix à la dissonance, au milieu d'un concert universel dans lequel les cuivres des Puissants tendent à couvrir tous les autres instruments.

Ensuite, le missionnaire reste confronté toute sa vie à la dissonance culturelle. Il en tire parfois joie et profit mais il vit d'autres fois cette différence comme une interrogation, voire un scandale. Témoignant de cette différence, travaillant sur elle en quelque sorte, il est amené à s'interroger sur ce qui se dit de l'opération de l'Esprit au travers de nos cultures.

Enfin, le missionnaire se trouve le plus souvent en contexte interreligieux, et le fait de côtoyer d'autres modes d'accès au Divin lui pose des questions difficiles sur la façon dont Dieu se donne à connaître et aimer. La théologie missionnaire est de plus en plus une théologie des religions, même si cette théologie-là peut prendre les formes les plus variées.

De ce fait, le missionnaire renvoie à ceux dont il vient - aux chrétiens parmi lesquels il a grandi - non pas d'abord des certitudes confirmées, de glorieux récits de réussite apostolique, mais peut-être

Pour en savoir plus sur l'Eglise en Chine, voir **Jean-Paul Wiest**, « Le catholicisme en Chine », in *choisir* n° 581, mai 2008, pp. 9-14 ; l'article est aussi consultable sur www.choisir.ch.

avril_2010.qxd 31.5.2010 8:26 Page 12

surtout des questions troublantes. Il leur renvoie une image du Christ nouvelle, déroutante, étrangère. En outre, et c'est un point d'importance, le missionnaire est de plus en plus l'agent d'une globalisation « alternative », une globalisation qui ne se veut fondée non pas sur la puissance financière et culturelle, mais sur le tissage patient de relations personnelles et de bricolage avec les moyens du bord, sur des micro-projets de développement, sur des avancées interreligieuses dont l'issue reste toujours incertaine. Il est l'agent d'une globalisation fondée sur le compagnonnage.

Cette perspective nous éloigne-t-elle trop des commencements évangéliques ? « Allez et enseignez toutes les nations »... Je ne pense pas que ce soit le cas. Pas d'envoi en mission qui ne soit fondé sur l'amour du Christ. Mais c'est cet amour même qui nous oblige à vivre une disponibilité réelle, non pas une disponibilité de façade dont nous aurions d'avance tracé les limites. C'est cette suite du Christ qui nous entraîne sur les chemins de la différence, pour couvrir ainsi un peu de l'espace qui mène du Jésus historique jusqu'au Christ universel.

De ce Christ universel, nul ne connaît encore la figure, mais nous savons qu'il garde en ses mains et sur son côté la trace des clous et de la lance, les ouvertures qui témoignent que rien de l'histoire n'est aboli. En lui l'histoire est réconciliée, sublimée. La dissonance subsiste au cœur même de la réconciliation - c'est en fait la pérennité de la dissonance qui permet la vérité de la réconciliation.

Pas de mission, donc, sans disponibilité complète aux surprises de l'Esprit du Christ, cet Esprit qui avance et qui souffle sans se répéter, qui bien plutôt invente son cours dans l'ici et le maintenant. Les premiers missionnaires chrétiens, éclairés par la figure du diacre Philippe, avaient été chassés de Jérusalem par la persécution, et c'est dans la précarité de l'exil qu'ils découvrirent ce qui leur était demandé.

Les missionnaires d'aujourd'hui sont portés sur les routes du monde par les courants de la globalisation, qui les ballottent comme ils ballottent la plus grande partie de l'humanité, à commencer par les populations avec lesquelles ils vivent. Il leur revient alors de tirer le meilleur parti de ces courants, tout en traçant leur propre route, ne craignant pas d'aller quand il le faut en vent contraire, d'aller profond dans une nuit privée du Christ, sans savoir quand celui-là les invitera à danser avec lui sur les flots et à remonter les filets.

B. V.

L'Institut Ricci de Taipei

L'Institut Ricci de Taipei, fondé en 1966, est un centre de réflexion, publications et recherches qui opère dans l'ensemble du monde chinois.

Spécialisé au départ dans la lexicographie (*Dictionnaire Ricci de la langue chinoise*, cf. p. 15) et le dialogue interculturel, il s'est centré depuis dix ans sur la tâche suivante : nourrir le dialogue et la réflexion au travers desquels la Chine peut devenir un partenaire actif, reconnu et responsable de la gouvernance mondiale et d'un modèle partagé de développement durable.

En partenariat avec la revue jésuite française *Etudes*, il a créé à cet effet un mensuel, *Renlai* (la voix humaine). Il effectue aussi des études spécifiques pour des institutions et entreprises, dirige des rencontres et publications, développe des outils Internet et des réseaux de lecteurs.

Créé et dirigé par des jésuites français, l'Institut attache une importance particulière à la mobilisation des ressources culturelles françaises et européennes dans ce dialogue d'égaux avec la culture et la société chinoises contemporaines.

http://www.riccibase.com